

CINÉMA

« Ex æquo » : 4 courts métrages sur les rapports hommes-femmes

La Ligue de l'enseignement est partenaire, avec l'Agence du court métrage, de la diffusion d'Ex æquo, un programme rassemblant quatre courts métrages consacrés aux stéréotypes et aux rapports hommes-femmes. Objectif : ouvrir le débat avec les jeunes. Zoom sur chacun des films.



▲ Celui qui a deux âmes

CELUI QUI A DEUX ÂMES

Tout est né de la découverte d'un disque. En écoutant l'un des contes, Fabrice Luang-Vija, qui travaillait jusque-là sur des cartoons, a été bouleversé. « Il se déroulait dans le Grand Nord, en pays inuit, et derrière la voix de la conteuse, des images me sont tout de suite apparues », raconte-t-il. Dans cette société primitive, où traditionnellement la pêche est l'apanage des hommes et la couture celle des femmes, la conteuse raconte l'histoire d'un personnage ambigu, à la fois « beau comme une femme et beau comme un homme ». Et qui hésite. « C'est un sujet dont la modernité tranche avec l'aspect classique et universel du conte », poursuit le réalisateur, qui l'a adapté en film d'animation. Car le personnage se questionne : qui est-il ? Et avec qui doit-il se marier, un homme ou bien une femme ? Fabrice Luang-Vija, qui a été depuis invité à de maintes reprises par des festivals LGBT, a réfléchi à la portée du conte : « Il parle des différences, je pense. Faut-il ranger tout le monde dans des cases ? Quelle vie est possible lorsqu'on sort des normes ? Peut-on être heureux en étant différent ? » Le film évoque clairement le poids de la société patriarcale et l'inquiétude de la famille pour ce personnage central, qui évolue en permanence « sur un fil », entre une identité masculine et féminine, entre un univers de violence et un autre fait de sensualité. Pour évoquer ce contraste, le réalisateur a travaillé, graphiquement, sur l'idée du symbole du yin et du yang qui s'entremêlent constamment.

Le film a reçu le César du meilleur court métrage d'animation 2017.

L'ESPACE



Face caméra, une petite fille fait un croquis, en racontant ce qui la tracasse : à l'école, les garçons prennent toute la place dans la cour de récré pour jouer au foot, ne laissant aux filles qu'une partie minuscule. Une question pas si anodine pour la réalisatrice, Eléonor Gilbert, dont le travail évoque régulièrement la place de la femme dans la société : « Quand elle m'en a parlé, hors caméra, j'ai senti que c'était une question qui dépassait cette école et touchait à des notions comme la démocratie, la justice, la place des minorités, explique-t-elle, et allait même au-delà de la problématique des rapports hommes-femmes. » Elle en fait donc un film, en choisissant le dispositif le plus simple possible (face caméra, sans lumière, dans son salon), afin de ne pas altérer la parole de cette petite fille ni sa sincérité. Ce qui l'intéresse, c'est également de montrer comment elle pose le problème. Et y répondre n'est pas si facile : « Ce problème n'en est justement pas un aux yeux des autres. » Tout le monde semble trouver cela normal,

les garçons, mais aussi les filles, qui se réservent les cordes à sauter, ainsi que les adultes comme la maîtresse. Au fur et à mesure, le croquis qu'esquisse la petite fille se charge de gribouillis : devrait-on être défini par son genre ? Cet ordre établi serait-il inexorable ? Peut-on modifier le fonctionnement du collectif s'il ne va pas à tout le monde ? Comment faire exprimer une minorité ? C'est complexe. La réalisatrice la relance, mais des pistes, la petite fille n'en voit pas : aucune de ses amies n'aimerait jouer au foot, dans le fond, avec ou sans garçons. Et elle se renfrogne peu à peu, sans espoir.

JAMAIS JAMAIS

C'est un week-end de garde, dans un vieux commissariat de province, qui respire l'ordre et l'autorité. Mais rien à voir avec une série policière : les protagonistes sont deux femmes, deux gradées forcées de travailler ensemble malgré leurs différents, « des personnages féminins forts, comme on aimerait en voir plus », explique Erwan Le Duc, le réalisateur. Il y a Françoise, la quarantaine, divorcée, qui mène une existence décousue. Mère démissionnaire, elle ne voit quasiment pas sa fille, restée avec son ex, et manque presque sa fête d'anniversaire. Plus jeune, plus discrète aussi, Clémentine, qui vit en couple, semble avoir un avenir tout tracé... jusqu'à ce que, lors d'une intervention pour tapage nocturne, les apparences se fissurent. Et qu'elles craquent. « La maternité est vraiment le point de départ du film, poursuit le réalisateur. J'ai lu des choses sur les femmes dites « nullipares », qui n'avaient jamais eu d'enfant et ce terme m'a questionné : pour être femme, faut-il donc, dans notre société, devenir mère ? Comment font-elles pour s'épanouir avec cette contrainte ? Quelle liberté ont-elles ? » Une question délicate, puisque Clémentine, avant de pouvoir s'avouer qu'elle ne veut pas d'enfant et réussir à en parler à son conjoint, devra reprendre possession de son corps... au sens propre. Réaction en cascade chez sa coéquipière, qui trouvera aussi le courage de parler et d'expliquer son absence à sa fille. « Ce qui m'intéressait, c'était de voir les femmes se débattre dans des

sentiments contradictoires et réussir à s'affirmer, même si cela ne répond pas tout à fait aux attentes qui pèsent sur elles », explique Erwan Le Duc.

C'EST GRATUIT POUR LES FILLES



Yeliz et Laetitia, deux jeunes filles de banlieue, rêvent de monter ensemble, dès qu'elles le pourront, un salon de coiffure. Pour l'heure, l'une travaille dans une sandwicherie et l'autre passe son brevet professionnel. « Nous avons toujours eu envie de nous attaquer au sujet de l'adolescence et de raconter le passage à la vie adulte », racontent Claire Burger et Marie Amachoukeli, les deux réalisatrices qui se sont rencontrées sur les bancs de la Femis (École nationale des métiers de l'image et du son) avant de travailler ensemble. Pour ce film, à la limite du documentaire, elles ont tourné avec des jeunes non professionnels. « En allant à leur rencontre, sur le terrain, on s'est aperçu que beaucoup de choses avaient changé depuis notre propre jeunesse, dont les rapports entre les filles et les garçons, ainsi qu'Internet. » Dans le film, Laetitia concrétise, lors d'une soirée, avec un garçon qui lui plaît, mais le lendemain, une vidéo de leur relation intime circule sur le web. Tout le CFA la voit, le déshonneur est total. Les garçons se moquent d'elle, tandis que les filles l'insultent : cela ne se fait pas. « Ce qui nous a surpris, c'est que ce n'est pas du tout égalitaire : les filles doivent être très morales, tandis que les garçons peuvent être ultra-trash dans leurs paroles et leurs chansons. » Mais comment alors vivre ses premiers émois et sa sexualité ?

C'est gratuit pour les filles a obtenu le César du meilleur court métrage 2010.

• Agnès Morel

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT PÉDAGOGIQUE EX ÆQUO

Le groupe national « cinéma » de la Ligue de l'enseignement a réalisé un dossier d'accompagnement pédagogique. Il s'adresse principalement aux enseignants et acteurs éducatifs travaillant avec des collégiens et lycéens.

Outre les présentations des quatre courts métrages, ce dossier offre des analyses de certaines séquences en reprenant les termes techniques utilisés au cinéma (mise en scène, plan, travelling...). Des idées de débats à mener en ateliers avec les jeunes sont également proposées autour de la thématique générale, les stéréotypes, mais aussi de la maternité ou encore de la sexualité. Enfin, plusieurs encadrés de couleur viennent préciser certaines notions sous forme de définition (discriminations, harcèlement sexuel...), de données chiffrées (inégalités...) ou de rappel des lois en vigueur (parité, maternité, IVG...).

Le réseau cinéma de la Ligue diffuse et anime ce programme. Dix DVD sont disponibles pour dix séances non commerciales tout public. Et des séances commerciales sont également possibles. Pour tout renseignement, s'adresser à Anne Lidove, chargée de mission nationale déléguée « cinéma et éducation à l'image » : alidove@cineligue-hdf.org.